



LE CONSEILLER DES DAMES

Mai 1851.

Journal d'économie domestique, & de travaux d'aiguille.

169, rue Montmartre,

Paris. Un an, 10 francs. Province, 12 francs.

Ayuntamiento de Madrid

LE CONSEILLER DES DAMES

MAI 1851.

Chronique de Longchamps.

Ne pensez pas, mesdames, que j'aïlle vous parler aujourd'hui des concerts plus ou moins *spirituels* dont nous avons été gratifiés jusqu'au 20 de ce mois, terme de la semaine-sainte, des homélies sacrées des Pères L^{***} et V^{***}, ou de l'abbé C^{***}, prédicateurs célèbres qui ont vu tout Paris se presser au pied de leur chaire; ou enfin des abstinences du carême, qui ont fait d'austères chrétiennes de nos élégantes les plus folâtres et rendu déserts nos salons les plus fréquentés. Je ne vous apprendrais rien que vous n'ayez expérimenté vous-mêmes, vu de vos yeux, écouté de vos oreilles, et pratiqué du fond de votre cœur.

Et puis, j'ai bien autre chose à vous dire, vraiment ! Ne faut-il pas que je m'entretienne avec vous de Longchamps ? Longchamps ! le plus grand événement du mois, cette fête de la mode et du confort, divinités dont les prêtresses sont venues étaler leur luxe et afficher leur bon goût ! Longchamps ! cette promenade de Babel, où se rencontrent pêle-mêle le laid et le beau, le commun et le distingué, le bon goût et le ridicule, ces deux voisins qui se touchent de si près et que sépare seule une étroite limite, trop facile à franchir !

J'ai entendu dire souvent, depuis quelques années, que le luxe était mort en France et que l'industrie était à l'agonie, je viens d'avoir la preuve certaine du contraire ; car le luxe le plus brillant et l'industrie

la plus vivace se sont montrés de compagnie à Longchamps. Mais quel rapport entre l'industrie et Longchamps, me direz-vous? Un rapport très-grand, mesdames, l'annonce et la réclame que déjà vous avez vues, au moment du carnaval, parcourir les boulevards, empruntant à la joyeuse époque ses plus bizarres costumes, et que nous venons de retrouver à Longchamps, parée et non travestie; la réclame vivante, roulante, trottante, la réclame en américaine, en coupé, en cabb, comme le *gentleman* le plus *riders*.

Et d'abord, voyez ces deux cavaliers qui s'avancent au grand trot de leurs alezans. Sans doute ce sont là des gentilshommes parfaits? Mais quelle idée ont-ils eue d'habiller leurs chevaux? Serait-ce d'aventure une nouvelle mode? Point du tout! c'est une réclame. Laissez approcher de vous les deux cavaliers, et vous lirez sur l'espèce de paletot qui couvre leurs montures, ces mots : *au prince Eugène*. C'est un magasin de confection qui fait galoper son prospectus, pour apprendre au public, sans doute, qu'il habilte les hommes... comme les chevaux.

Eh, bon Dieu! qu'est-cela? Une bouteille qui roule... c'est un véhicule de forme nouvelle? De quoi va-t-on s'ingérer? Où donc la mode, cette fantaisie de tous les temps, et la fantaisie, cette mode de notre époque, vont-elles chercher leurs idées? Quoi? mettre nos élégants en bouteille! Les faire promener en cruchons! Ce n'est que l'*esprit* que l'on transporte ainsi, et malheureusement, messieurs, vous n'avez pas tous besoin de cette précaution!... Eh! mais, que vois-je? C'est encore une réclame! ce sont les vases aérofuges, autrement dits syphoïdes, qui, pour essayer à se faire mousser, ont voulu être aussi pétillants que le liquide qu'ils sont destinés à contenir.

Mais qu'aperçoit-on là-bas? Des parapluies qui s'ouvrent, d'autres qui se referment? Est-ce qu'il pleuvrait? Pourtant le soleil est radieux! Rassurez-vous, charmantes promeneuses, aux toilettes si fraîches et si coquettes, c'est tout simplement une annonce en action. Ce sont des parapluies et des ombrelles, intelligents saltimbanques qui viennent faire leurs exercices sur une jolie voiture parfaitement attelée, aux yeux d'un public nombreux et fort peu enthousiaste. Voyez, examinez, constatez leur intelligence : les parapluies s'ouvrent d'eux-mêmes quand il pleut et se referment au premier rayon de soleil. Et quant aux ombrelles, elles se referment si vous passez à l'ombre et étendent leurs baleines vêtues de soie, si la fantaisie vous prend d'aller

au soleil. Elles peuvent se tromper parfois, mais qui donc est parfait? Personne, pas même les ombrelles! Où donc l'intelligence va-t-elle se nicher?

Oh! ce n'est pas tout : voici la voiture du charbon de Paris, celle d'un coiffeur qui contient deux femmes élégantes... en cire, celle d'un dentiste célèbre... par ses annonces, qui a pris soin d'écrire sur sa voiture son nom... et surtout son adresse. — La prothèse dentaire se glisse partout! — Là-bas ce sont des piétons qui veulent nous faire prendre les lanternes... pour ce qu'elles sont, car ils en portent sur la tête en guise de chapeau, pour annoncer que leur patron se charge d'éclairer ses concitoyens... à des prix modérés. Partout la réclame, partout l'annonce! sous toutes les formes, sur toutes les faces! Et l'on dit que l'industrie est à l'agonie? Calomnie! calomnie! Elle est à la fleur du bel âge, croyez-le bien, car ce n'est que dans la jeunesse que l'on ose se livrer à de pareilles folies.

En dépit de cette pointe faite par le commerce dans les avenues des Champs-Élysées et dans les allées du bois, Longchamps n'en a pas moins été resplendissant d'élégance. Femmes charmantes, toilettes ravissantes, voitures du dernier goût, chevaux superbes et griffons des plus coquets, tel était le spectacle qu'offrait Longchamps. N'allez pas croire au moins, mesdames, que ce soit par erreur que j'ai mêlé les griffons à tout ceci. Non, certes; ils ont partagé cette année les honneurs de Longchamps avec les chevaux de petite race, dits *ponneys*, et mademoiselle D***, actrice fort peu renommée... et néanmoins très connue. Car il faut bien le dire, et ce n'est pas d'aujourd'hui que cela subsiste, Longchamp est très mêlé dans son public féminin, et certes, si l'on y voit beaucoup de femmes comme il faut, on y rencontre aussi, hélas! une grande quantité de femmes auxquelles on ne peut accorder ce titre. Mais revenons à nos griffons.

Aimez-vous les griffons? on en a mis partout.

Dans beaucoup de voitures, on voyait apparaître le nez rose ou noir de ces petits chiens, au poil ébouriffé et d'une entière blancheur, nains ornés de rubans roses ou bleus, et poudrés à la maréchale. Oui, mesdames, nos élégantes font poudrer leurs griffons; ceci est du suprême bon ton... dit-on. Quoiqu'il en soit, la mode des griffons menace de devenir sérieuse, aussi sérieuse, au moins, que celle des *ponneys*.

Nous avons remarqué beaucoup de voitures fort basses, dont la mode paraît se soutenir, avec un de ces attelages mycroscopiques. Sans doute ces petits chevaux sont fort gracieux, mais on les comprend mieux en liberté qu'attelés à une voiture qui semble devoir être trop lourde pour leurs faibles forces, et cela inspire une pitié réelle pour les pauvres petites bêtes. Et puis, vous le dirai-je, je trouve que cela rappelle un peu trop la voiture du petit nain *Tom-Pouce*, voiture que l'on a tant promenée sur nos boulevards, à une certaine époque, et que plus d'un homme préoccupé a failli écraser en marchant dessus, ce qui est contre nature.

A la bonne heure ! parlez-moi des attelages à la Domont. Ils ont fait florès cette année. Rien de joli, en effet, comme ces quatre chevaux entraînant la voiture avec rapidité sur le milieu de la chaussée, rien de coquet comme ces deux jockeys en selle, excitant les chevaux du fouet et de l'éperon ! Seulement une innovation, que je trouve assez malheureuse, s'est introduite cette année dans le costume des jockeys : la petite casquette traditionnelle a été remplacée par un chapeau gris, de forme ronde, ce qui me paraît fort mal gracieux avec la culotte de peau, les bottes à revers et la petite veste couleur nankin ; mais, si la mode le veut, il faut bien en passer par là, et nous devons la remercier, en dépit de cela, de nous avoir rendu les attelages à la Domont.

Si les chapeaux gris des jockeys ne me plaisent point, en revanche j'aime beaucoup ceux des amazones. Ces dernières paraissent avoir décidément adopté les chapeaux d'Artagnan, ce dont je les félicite, car il n'est rien de gracieux, sous cette coiffure, comme un joli visage, et cela donne à l'amazone un petit air guerrier et résolu tout à fait de circonstance.

J'en étais là de mes observations, quand je fis la rencontre du jeune baron de C***, la plus mauvaise langue que je connaisse, mais aussi la plus spirituelle : la méchanceté et l'esprit sont si faciles à concilier ! Il me fit l'honneur de rester près de moi quelques instants, et ce temps suffit pour lui permettre quelques observations et quelques mots méchants sur ceux qui passaient devant nous, et de ces observations et de ces mots, je me suis promis de faire mon profit... et le vôtre.

— Quelle est donc, lui dis-je, cette charmante voiture, avec ces armoiries et cette livrée bleu de ciel, portée par deux laquais en bas de soie et poudrés, ainsi que le cocher, et qui tient le milieu du pavé,

comme celle des ambassadeurs? Ceci doit appartenir à la haute aristocratie?

— C'est l'équipage de mademoiselle D^{***}, actrice du théâtre du... Je regrette qu'il ne soit pas à la Domont, cela eût été de pair avec les armoiries.

— Baron, expliquez-les-moi, vous qui connaissez le blazon? dis-je en riant.

— Madame, dans ces armes-là... il y a un peu de toutes les nations. Oh! mais, tenez... tenez, madame, continua-t-il, regardez ce monsieur qui sort à chaque instant la tête par la portière de sa voiture... écoutez, je vous prie, ce qu'il dit à son cocher.

— Il me semble, si j'ai bien entendu, qu'il a dit : La file à gauche!

— Oui, madame... jusqu'à ce qu'il dise : La file à droite... comme un sergent instructeur qui fait faire l'exercice aux conscrits...; mais je vois bien qu'il faut que je vous explique le fait. Ce monsieur est aujourd'hui et depuis peu de temps employé supérieur... dans je ne sais quelle administration... Il s'appelle M. M^{***}. Sa première visite, dès qu'il se vit nommé, fut pour un haut personnage, duquel il obtint très-facilement, à cause de sa nouvelle position, une carte qui donne le droit de couper les files de voitures. Aujourd'hui il fait le premier essai de sa carte avec une voiture à 2 fr. l'heure.

Sur ce, M. le baron de C^{***} me quitta en riant. Je vais en faire autant avec vous, mesdames; seulement je ne rirai pas, je préfère que ce soit vous qui vous chargiez de ce soin, si tant il y a que ce coup d'œil sur Longchamps ait pu vous amuser un peu : ce que je souhaite!

VICOMTESSE DE SABRAN.

Etudes de Mœurs.

UN EXEMPLE A SUIVRE.

— Mais enfin, disait Alix à madame la comtesse de Mortemar, que reprochez-vous donc à Frédéric?

— Je lui reproche, mon enfant, de vivre dans un monde évaporé, dans une société de convention qui n'a rien de nos mœurs, de nos principes, de nos goûts... C'est un artiste, enfin!

— N'est-ce pas son plus beau titre de gloire, ma mère?

— Sans doute, Alix, je n'en disconviens pas; mais le bonheur demande une vie calme, et ceux qui éparpillent au dehors leurs impressions, ne rapportent souvent sous le toit conjugal que la fatigue et l'ennui.

— Oh ! Frédéric m'aime, il m'aimera toujours !

— Voilà qui est net et positif... essayez de répondre à cela, ma mère ! dit en riant Jules de Mortemar, qui assistait à cet entretien.

— Tu as raison, mon fils, dit la comtesse, je prêche dans le désert. Alix raisonne comme nous raisonnions toutes à la veille de notre mariage. Il est écrit que le monde ira toujours de même, et que l'expérience des autres ne nous servira jamais.

Un mois après ce dialogue, mademoiselle de Mortemar était conduite à l'autel par Frédéric de Saint-Vallier, un de nos jeunes écrivains dont les succès dramatiques avaient eu le plus de retentissement. Ce qui inspirait des craintes à la comtesse était précisément ce qui avait charmé sa fille. Ce reflet glorieux qui jaillit des triomphes littéraires, ces bravos avec lesquels le public accueille l'auteur aimé, ces pompes d'une première représentation, cette mise en scène brillante, cette foule de comédiens qui luttent de talent et de verve pour interpréter les conceptions du génie, tout cela jetait Alix dans le ravissement, et M. de Saint-Vallier n'avait pas eu de peine à faire passer l'enthousiaste jeune fille de l'admiration à l'amour.

La lune de miel fut radieuse ; le jeune ménage habitait un pavillon de l'hôtel Mortemar. Frédéric travaillait auprès d'Alix, il cherchait des inspirations dans ses regards et dans ses sourires.

C'était une charmante et délicieuse femme, aux yeux bleus nageant dans une molle langueur, à la taille svelte, aux pieds mignons, aux mains fines et roses, un véritable rêve de poète tombé tout vivant dans la sphère des réalités terrestres. Bonne, douce, aimante, unissant toutes les grâces de l'esprit à celles du corps, Alix devait être adorée de son époux : elle le fut, et répéta plus d'une fois à madame Mortemar :

— Eh bien ! voyez, ma mère, comme vos pressentiments étaient trompeurs ?

— Je l'avoue, répondait la comtesse.

Mais, quand Alix n'était plus là, elle soupirait profondément, car au moyen de ce coup d'œil exercé que donne l'expérience du monde et

des choses, elle avait déjà compris que M. de Saint-Vallier se fatiguait de son ménage.

Dans les sociétés légères avec lesquelles il n'avait pu rompre entièrement, Frédéric était en butte à ces plaisanteries dangereuses qui s'adressent aux fibres les plus sensibles de l'amour-propre et font qu'un homme arrive parfois à rougir de tout, même de son bonheur. On lui laissait entendre qu'il se perdait, que son talent commençait à décroître, que les habitudes de foyer, la vie intime donnaient à ses travaux un cachet prosaïque et bourgeois, une monotonie désespérante.

Le malheur voulut que, dans cet intervalle, une de ses pièces n'eut pas tout le succès dont il la croyait digne, et une célèbre actrice, furieuse de le voir désertir son cercle, déclara que la comédie nouvelle sentait le *pot-au-feu*.

Dès ce jour, Frédéric eut pour son intérieur une sorte d'aversion. Il ne travaillait plus auprès d'Alix. La jeune femme accepta d'abord les raisons plus ou moins vraisemblables qu'il donnait pour justifier ses fréquentes absences. Devenue mère, elle soignait ses enfants avec amour, et cherchait des dédommagements dans leurs caresses.

Attaquée d'une maladie de poitrine qui, depuis de longues années déjà, la tenait languissante, madame de Mortemar sentit approcher l'instant fatal, et dit à son fils, agenouillé près de son lit de mort :

— L'avenir de ta sœur m'épouvante... Sauve-la, Jules !... Oh ! je t'en conjure, veille sur elle !

Le jeune comte fit le serment de protéger Alix, et madame de Mortemar expira.

Comme elle l'avait prévu, les heures de chagrin et de désespoir se succédèrent bientôt pour la malheureuse Alix.

A peine eut-elle fini de pleurer sa mère qu'il lui fallut pleurer son bonheur détruit. D'abord, elle souffrit avec résignation et en silence. Il lui semblait que l'amour de Frédéric ne pouvait s'éteindre ; elle cherchait à combattre sa froideur, elle redoublait d'attentions et de prévenances. Après l'avoir attendu dans les larmes, elle retrouvait un sourire en le voyant reparaitre, et lui présentait ses enfants, deux anges blonds et roses, qu'elle instruisait à lui répéter chaque jour des mots plus tendres, à lui faire de plus gentilles caresses.

Le remords prenait parfois Saint-Vallier au cœur. Tant de patience et d'abnégation lui faisaient trouver sa conduite odieuse, et il sentait un

retour de tendresse pour la noble et sainte créature, qui ne recourait même pas au reproche et n'avait jamais de paroles amères.

Mais ses bonnes résolutions ne tardaient pas à s'évanouir.

Frédéric, il faut le dire ici, était un de ces caractères, dont une jeunesse orageuse a perverti les principes et gâté le sens moral. Ses succès mêmes au théâtre n'avaient pas peu contribué à lui donner ce dévergondage de sentiments que certains hommes poussent si loin dans notre siècle. Le bonheur à deux, la paix du foyer, les joies intimes de la famille, tout cela n'était plus pour lui comme pour bien d'autres que de vieux termes usés, des contes à dormir debout, des radoterics d'un autre âge, qu'il fallait laisser dormir en guise d'épithaphe sur la tombe de ses aïeux. Son cœur, un instant réchauffé par la jeune et candide affection d'Alix, s'était graduellement refroidi, moitié par la crainte du ridicule, moitié par ce besoin d'émotions violentes que les âmes viciées éprouvent toujours. La célèbre actrice, dont les sarcasmes l'avaient si vivement piqué, tenait à honneur de l'enchaîner à son char. Elle y réussit, et le malheureux jeta dans un gouffre sa santé, son avenir, la fortune de ses enfants.

Alix, le jour où elle eut la certitude de son malheur, sortit enfin de ce rôle de résignation et de patience auquel elle avait été jusque là si fidèle.

Son outrage était public ; les folles dissipations de Frédéric et sa vie scandaleuse n'étaient plus un secret pour personne. L'épouse indignée éclata devant le coupable en reproches sanglants, en plaintes déchirantes. Frédéric y répondit par les inspirations de la colère, et quitta le toit conjugal pour n'y plus reparaitre.

Jules de Mortemar était absent. Une mission diplomatique, dont il n'avait pu se dispenser, le tenait depuis un mois en Espagne. A son retour, il trouva sa sœur dans l'abandon et le désespoir.

La consoler, hélas ! n'était pas possible. Il pleura longtemps avec elle ; puis il se mit à la recherche du fugitif.

Il apprit bientôt que la comédienne, cause de tous ces malheurs, était partie pour donner des représentations en Allemagne, et que son beau-frère l'accompagnait dans ce voyage.

— Adieu ! dit-il à la jeune femme. Je vais le rejoindre ; et, s'il ne rentre pas dans le sentier du devoir, s'il refuse de réparer ses torts...

— Que feras-tu ? demanda-t-elle palpitante.

— Je le tuerai.

— Mon frère !

— Je le tuerai, te dis-je. Notre orgueil du moins et notre honneur seront vengés.

— Et mes enfants ? dit Alix... Oh ! non ! non ! tu ne tueras pas leur père ! Il est coupable, sans doute... mais je lui pardonne ! D'ailleurs, le ciel m'inspire, et je sais un moyen de le ramener à moi.

— Pauvre sœur ! tu t'abuses !

— Il m'a sincèrement aimée, pourquoi son amour ne renaîtrait-il pas ? Il suffit d'arracher le bandeau qui lui couvre les yeux, et je m'en charge, frère. Au nom du ciel, ne t'oppose pas à mes efforts ! N'ai-je pas le droit d'agir comme je l'entends pour retrouver mon bonheur ?

Jules ne pouvait insister. Il laissa madame de Saint-Vallier mûrir le plan qu'elle avait conçu.

Alix s'était vivement repentie d'avoir cédé à l'irritation et d'avoir perdu en un jour tout le fruit de son angélique patience. Elle sécha ses pleurs, s'enferma chez elle, et consacra, dès-lors, à des études mystérieuses tout le temps qu'elle n'était pas obligée de donner à ses soins maternels.

Cependant Frédéric parcourait l'Europe à la suite de la brillante comédienne, qui recueillait partout sur son chemin des applaudissements et des couronnes. De nombreux courtisans, pressés autour d'elle, l'enivraient d'adulations et d'hommages. Saint-Vallier voulut écarter ses rivaux ; mais on se moqua de sa jalousie, on tourna ses observations en ridicule, et sa colère n'excita que des éclats de rire. La punition commençait.

L'illustre actrice partit un beau jour de Vienne, le laissant aux prises avec un baron autrichien, qui lui cassa la jambe d'une balle, pour lui apprendre à modérer ses transports jaloux.

Frédéric fut deux mois à se guérir, et pendant ses longues heures de souffrance, le remords vint plus d'une fois bouleverser son âme. L'image de sa femme qu'il avait si indignement trahie se présentait à son souvenir, entourée de cette chaste auréole conjugale, dont il avait méprisé l'éclat pour courir après le rayonnement du faux bonheur. Oh ? s'il était sûr d'obtenir sa grâce ! Mais le scandale a été trop public, mais l'outrage qu'Alix a reçu est de ceux que l'oubli n'efface jamais. Il humi-

lierait en vain son orgueil, ou le pardon qu'on lui accorderait ne serait pas sincère.

Il revint à Paris, et au lieu d'aller se jeter aux genoux de madame de Saint-Vallier, il prit le parti de s'étourdir, et se plongea dans d'autres égarements. Six mois après, il était à Londres, en compagnie de la célébrité de coulisses, au char de laquelle il avait eu la faiblesse de s'atteler de nouveau.

Un matin, il entendit à sa porte un violent coup de sonnette. On vint lui annoncer M. le comte de Mortemar.

— Je n'y suis pas ! dites que je n'y suis pas ! cria Frédéric avec trouble.

Mais le frère d'Alix venait de soulever une portière et paraissait devant lui. Saint-Vallier, pâle et frémissant, fit un pas à sa rencontre.

— Que me voulez-vous, monsieur ? demanda-t-il. Du reste, je n'ai pas besoin de vous interroger, et votre présence chez moi est assez significative. Je suis prêt à vous accorder satisfaction.

— Hein ? fit Jules en riant ; te figures-tu, par hasard, que je viens te proposer un duel ?... Et pourquoi diable me battrais-je avec toi ?

— Mais il me semble...

— Allons, ta main, morbleu !... tu t'es conduit, je l'avoue, avec ma sœur, d'une manière assez répréhensible... et, dame ! si je t'avais rencontré, il y a dix-huit mois, juste au moment de l'escapade, il est possible que je t'eusse proposé de nous couper la gorge ; mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui ?... répéta Frédéric avec angoisse.

— Que veux-tu, mon cher ?... j'ai vieilli, j'ai d'autres idées. Entre nous, je suis devenu passablement mauvais sujet... C'est triste ! mais enfin je te ressemble, et les loups ne se mangent pas.

— Mais... qu'est devenue ta sœur ? balbutia Saint-Vallier, confondu de la tournure que prenait l'entretien.

— Ah ! ma foi je l'ignore. Elle est à Paris sans doute avec ses enfants.

— Pauvre femme ! dit Frédéric, dont les yeux devinrent humides.

— Oui, tu lui as causé un violent chagrin. Après tout, il y a de sa faute, et, si elle avait mieux su s'y prendre...

— Non, non ! tous les torts sont de mon côté !

— Tous les torts, tous les torts... c'est très-généreux à toi d'en

convenir; mais le ménage a quelque chose de si absurde et de si mortellement ennuyeux... Avoir toujours le même bonheur, sans bouleversements, sans orages, sans ces grandes émotions qui fouettent la vie... Tiens, franchement, j'aurais fait comme toi! Où est le mal, après tout? Alix conserve sa fortune, tu dépenses la tienne à ta guise, les choses n'en vont que mieux. Et puis ces femmes de théâtre ont tant de fascination, tant d'attraits irrésistibles qui n'appartiennent qu'à elles seules!...

— C'est vrai, dit Frédéric rêveur.

— Ah! si une épouse joignait aux vertus domestiques cette puissance de talent, cette gloire d'artiste, cette célébrité qui nous charme et nous attire... Mais laissons tout cela! Me voici à Londres, j'ai découvert ton adresse, et nous allons mener folle et joyeuse existence. D'abord, je t'annonce que j'ai comme toi une passion au théâtre, une passion d'un autre genre, il est vrai... Enfin, n'importe! c'est une actrice délicieuse. Les Français jouent, ce soir, à Covent-Garden, et elle débute dans le rôle de *Valérie*. On a fait mystère de ce début à la troupe, afin de ne pas donner l'éveil aux jalousies. Ta comédienne sera battue, mon cher; on va la surpasser, je t'en préviens, dans son plus beau rôle.

— Peste, dit Frédéric en souriant, la présomption de la débutante me paraît outrepasser les bornes.

— Tu verras! tu verras!

— Elle s'attaque à forte partie.

— Son triomphe n'en sera que plus glorieux. Mais ne la juge pas sans la connaître. J'ai dans ma poche deux stalles d'orchestre; nous irons l'applaudir, et, la pièce finie, nous souperons chez elle, à Piccadilly-Street... Ne t'engage pas ailleurs.

Frédéric était émerveillé de la gaité de Jules et du changement de son caractère. Il lui serra joyeusement les mains et s'écria :

— Va pour le souper!

Le souvenir de sa malheureuse femme s'effaçait complètement de sa mémoire, et le remords, dont il venait d'éprouver de nouveau quelques atteintes, disparaissait complètement pour faire place aux idées de dissipation et de folie.

Ils passèrent toute la journée ensemble, sans que le joyeux entrain du jeune comte se démentit un seul instant. Le soir venu, ils entrèrent à Covent-Garden, où la plus brillante société de Londres s'était don-

né rendez-vous. Le rideau se leva, cinq minutes après qu'ils furent installés à leur place, et bientôt Valérie parut.

Tout à coup, Jules de Mortemar, occupé à lorgner quelques blondes anglaises dans les avant-scènes, se retourna brusquement vers Frédéric, qui lui serrait le bras et dont l'œil semblait animé d'une sorte de délire.

— Ah ça ! quelle mouche te pique ? lui demanda son beau-frère avec humeur. Vas-tu continuer longtemps à me meurtrir le poignet ?

— Regarde ! lui dit Saint-Vallier, mais regarde donc !

— La débutante ?... parbleu, je la connais, ce me semble.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! c'est un rêve, ou je deviens fou !

— En effet, c'est plutôt cela. Toute la salle se tourne vers toi. Cette maladie te prend-elle souvent ?... Il fallait m'en prévenir.

— Regarde Valérie, te dis-je !... A qui ressemble-t-elle ?

— Chut ! cria-t-on de tous côtés.

— Tu entends ? dit Jules ; on finira par nous mettre à la porte... c'est gracieux !

Frédéric se couvrit le visage de ses deux mains et resta longtemps absorbé comme un homme qui doute de sa raison et de lui-même. Dans cette débutante qu'il venait de voir s'avancer sous le feu de la rampe, il avait cru reconnaître Alix, sa femme, sa propre femme ; mais Alix rajeunie, Alix rayonnante de beauté. Le malheureux crut que son cerveau éclaterait. Il se découvrit le visage, regarda pour la seconde fois l'actrice et poussa un cri sourd.

— Encore ? dit Jules. Décidément, tu veux nous faire un mauvais parti. Voyons, parle bas : que diable as-tu à rouler de pareils yeux ?

— Sortons ! je n'y tiens plus, dit Frédéric, au front duquel perlaient d'énormes gouttes de sueur.

— Je le veux bien, dit Jules ; car, en vérité, tu es insupportable.

Une fois dans les couloirs, Saint-Vallier regarda le jeune comte, et lui dit avec égarement.

— C'est Alix, n'est-ce pas ?

— Alix... qui donc ?

— La débutante... Mais non, non, c'est impossible ! cria Frédéric en se tordant les mains, car une salve d'applaudissements éclatait ; le jeu brillant de la jeune actrice transportait déjà la salle entière.

— Tu n'avais pas tort, et bien décidément tu es fou, répondit

Jules avec le plus grand calme. Va te coucher, crois-moi; tu as la fièvre.

Il regagna sa place à l'orchestre, laissant Frédéric anéanti, et sachant fort bien qu'il ne quitterait pas le théâtre. Le premier acte se terminait au bruit des bravos. Saint-Vallier courut au buffet, but coup sur coup cinq verres d'orgeat, prit un supplément et s'installa dans une loge, attendant avec angoisse que Valérie reparût au second acte. Il se figurait que le rayonnement des lustres et le voisinage de la rampe lui avaient causé une sorte d'illusion d'optique, et il voulait examiner la débutante d'une autre partie de la salle.

Mais pendant le second acte l'illusion dura toujours; mais au troisième, le délire de Saint-Vallier ne fit que s'accroître; mais Valérie trouva des inspirations si vraies et si sublimes, qu'il se pencha violemment en dehors de la balustrade, agita les bras comme un insensé, et cria, d'une voix à dominer les trépignements enthousiastes de la salle :

— Alix!... mon pardon! mon pardon!!

Puis il tomba évanoui au fond de la loge.

Jules qui, de l'orchestre, ne le perdait pas de vue, s'empressa d'accourir et le fit transporter dans une voiture, qui prit le chemin de Piccadilly-Street.

Au moment où Frédéric recouvrait ses sens, il aperçut Alix qui venait à lui, accompagnée de ses deux enfants. Elle lui tendit un papier, dont elle lui fit signe de lire le contenu : c'était un engagement, déjà signé du directeur du Théâtre-Français de Londres, et portant à deux mille livres sterling les appointements de la débutante, si elle voulait faire partie de sa troupe.

— Dois-je signer? demanda la jeune femme d'une voix émue.

— Oh! grâce! grâce! s'écria Frédéric en tombant à genoux et en baisant le bas de sa robe.

— Je vous pardonne, dit Alix en le relevant; mais vous conviendrez, mon ami, que si vos comédiennes ont moins de vertus que nous, en revanche nous pouvons avoir à un plus haut degré qu'elles le talent et les brillantes qualités qui vous séduisent.

Elle lui ouvrit les bras avec amour, et cette phrase fut sa seule vengeance.

EUGÈNE DE MIRECOUR.

Variétés.

LES DAMES AU SALON.

Voilà quinze jours déjà que les salles de l'Exposition ont fermé leurs portes, et nos lectrices seront peut-être surprises de voir aujourd'hui cet article, qui pourrait à leurs yeux passer pour un article rétrospectif. Il n'en est rien pourtant ; ce compte-rendu était prêt en son temps, mais le désir que nous avons sans cesse de jeter de la variété dans nos numéros, nous l'a fait retarder d'un mois, et nous l'offrons aujourd'hui comme le complément de notre revue du Salon.

TROISIÈME ARTICLE.

Dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis la publication de mon deuxième article, j'ai reçu une lettre sans signature, qui voudrait bien affecter un caractère masculin, mais où parfois l'éloquence involontaire d'un *e* muet trahit la présence d'une main féminine. A certains autres signes, j'ai cru même reconnaître la jeune dame anglaise qui, à l'ouverture du Salon, avait daigné m'accepter pour *cicerone*. Cette lettre d'ailleurs n'est pas tout-à-fait une lettre de compliments. « Pour-
« quoi, m'y est-il dit, donner pour titre à vos articles : *les Dames au*
« *Salon*, et ne parler d'elles qu'en passant ? Vous nous racontez les
« derniers moments de la princesse de Monaco ; vous nous rappelez
« les vers que Chénier adressait à mademoiselle de Coigny, et ceux
« que Roucher envoyait à sa femme ; vous nous dites la chute de Jane
« Shore, la coquetterie d'Atalante ; mais, sur les dames artistes, pas
« un mot, ou du moins de belles protestations qui n'auraient eu au-
« cune suite sans l'intervention d'un peintre dont l'érudition est venue
« fort à propos au secours de vos velléités. »

Je ferai remarquer à mes lectrices que, dans mon deuxième article, il est question d'un artiste en général et non d'un peintre. L'auteur de la lettre, qui, bien évidemment pour moi, est une femme, en saurait-il plus long que moi sur ce point ? c'est ce que je ne me permettrai pas de juger.

« Parlez-nous donc un peu de votre sujet, poursuit la lettre, ou
« interdisez franchement aux femmes le maniement du pinceau. Ne
« leur accordez pas les mêmes facultés intellectuelles qu'aux hommes
« pour leur en refuser l'emploi. Que nous sachions à quoi *nous* en
« tenir. Si l'interlocuteur que vous avez mis en scène ne vous est pas
« plus connu que la jeune *miss* de votre premier article « j'ai parlé
« d'une jeune *dame* et non d'une jeune *miss*, » et que vous ne puissiez
« faire appel à ses conseils, ayez recours à vos propres yeux. En deux
« ou trois séances vous en serez quitte, et je ne serai plus forcée de
« parcourir les autres feuilles publiques pour savoir ce que les très-hauts
« et très-puissants seigneurs de la critique pensent des artistes-femmes,
« en l'an de grâce 1851. Au reste, la facilité avec laquelle vous ac-
« cueillez les avis « mon correspondant pourrait bien ajouter les rail-
« leries, » m'encourage à mettre sous la même enveloppe quelques
« notes spéciales aux femmes qui ont exposé cette année. Peut-être
« ces notes serviront-elles de lien entre vos deux premiers articles et
« les deux interlocuteurs qui y ont figuré. »

L'espèce d'énigme renfermée dans ces dernières lignes, et l'offre qui la précède, me firent jeter les yeux sur les notes dont il y est parlé, et elles me parurent, en général, si bien d'accord avec mes propres sentiments, que je crus devoir les publier dans le *Conseiller des Dames*. Je me contentai d'y adoucir çà et là quelques coups d'ongle un peu trop vifs et où le premier mouvement du caractère féminin se faisait un peu trop sentir.

Dans la grande peinture, peu ou point de femmes; dans la sculpture, encore moins; dans l'architecture, pas une. Vous figurez-vous une femme escaladant une échelle et dirigeant une escouade de maçons? La sculpture et la peinture vêtues pourraient moins *nous* répugner; mais le dessous veut d'abord avoir été étudié, et, à de pareilles épreuves, la délicatesse des yeux se perd, emportant avec elle cette fleur du sentiment qui est au cœur de la femme ce que le printemps est à l'année. Et encore le printemps revient, tandis que la pudique susceptibilité du regard, une fois disparue, ne revient jamais. *Restons* dans la peinture de genre et dans le portrait.

Tel n'est point l'avis de madame Calamatta, et elle prend pour égide le sentiment virginal qui anime les œuvres de Raphaël. *Saint Antoine* et *l'Enfant Jésus*, voilà le sujet de son dernier tableau. Le saint a mis en terre le genou droit, et il supporte sur son genou gauche

l'enfant divin qui lui donne sa bénédiction. L'idée de ce tableau n'est pas nouvelle. Murillo a aussi représenté, dans la même attitude, saint François d'Assise et l'Enfant Jésus. La seule différence, c'est qu'il a posé un missel ouvert entre le genou du saint et les pieds de l'enfant. La composition de madame Calamatta est bien dessinée et d'un style assez pur, mais la couleur en est d'un ton qui fait ressembler le tableau à un camaïeu.

Parmi les tableaux de genre, se présentent aux premiers rangs les *animaux* de mademoiselle Rosa Bonheur et ceux de mademoiselle Lescuyer; la *baigneuse* de mademoiselle Lefébure qui s'inspire de Rubens; la *jeune mère* et la *méditation*, par madame Anaïs Toudouze; les *intérieurs* de madame Fath et celui de mademoiselle Sophie Coppée; les *groupes d'enfants*, la *plage* et la *tricoteuse* de mademoiselle Foirestier qui rappelle la touche et la couleur de M. Poitevin; les *portraits* de mesdames Juillerat, Lefébure, Brémond, Massimino, Eugénie Gautier, Bibron, Pottier, Anne Coppée, Eglé Bianchi, Pigault et Leroux de Lincy; les *émaux* de madame Laurent, les *miniatures* de mesdames Herbelin, de Bourge, Monvoisin, Filhol, Bibzon et Lescuyer, et les *fleurs* ou *fruits* de mesdames Sturel, Élise Wagner, Apoil, Thierry, Adélina et Hautier.

Mademoiselle Bonheur dessine toujours avec le même soin, et son pinceau n'a rien perdu de sa fermeté; mais la même crudité se retrouve dans son coloris. Il semble qu'elle applique ses couleurs telles que le marchand les lui livre et sans les rompre d'abord sur sa palette.

Tout au contraire, dans les tableaux de mademoiselle Lescuyer. A la bonne heure! voilà des chevaux qui vivent! Et quelle largeur, quelle audace dans la touche! Il y a de la passion là dedans. N'y aurait-il que de l'étude et de la patience dans les ouvrages, si remarquables du reste, de mademoiselle Bonheur?

C'est aussi par la hardiesse et par la beauté du ton que se recommandent les tableaux de mademoiselle Lefébure. Peut-être y voudrait-on trouver un sentiment moins masculin et en outre plus de correction dans les formes que nulle draperie ne dérobe aux regards. Enfin l'empâtement y est poussé jusqu'à la lourdeur.

L'élégance et la légèreté caractérisent le pinceau de madame Anaïs Toudouze. Elle sent avec délicatesse et ajuste avec grâce. Elle a de plus un agréable coloris. Nous rappelons à nos abonnées que c'est au

crayon exercé de cette artiste que sont dues les charmantes gravures de modes du *Conseiller des Dames*.

Les *intérieurs* de madame Fath, et particulièrement celui qui représente l'*atelier d'un peintre au dix-huitième siècle*, cherchent évidemment à rappeler le fini et le sentiment des maîtres hollandais. L'effort est encore loin d'atteindre au but souhaité. Il y a telle poterie qui frise le carton, telle étoffe dont la nature n'est pas assez précise. Pourtant nous avons remarqué un lustre en cuivre rouge qui est d'un très bon ton de couleur.

L'*intérieur* de mademoiselle Sophie Coppée rappelle la manière un peu plâtreuse de MM. Lafaye et Ch. Giraud.

Le portrait exposé par madame Juillerat est sagement conçu et sagement exécuté. C'est de la peinture sévère dans laquelle on rencontre avec plaisir quelque chose du sentiment de M. Ingres. C'est à Rubens que mesdemoiselles Lefébure et Gauthier vont demander des inspirations. La différence qui les sépare l'une de l'autre, c'est que la première cherche surtout l'empâtement, et la seconde, la couleur de leur commun modèle. Il y a plus de vigueur chez mademoiselle Lefébure, et plus de suavité chez mademoiselle Gauthier.

Cette dernière n'est pas la seule élève dont puisse s'honorer M. Belloc. Madame Bibron et sa nièce, madame Redelsperger revendiquent le même maître et ne le font pas rougir. Ajoutons toutefois, pour être juste, que madame Redelsperger nous a paru cette année un peu inférieure à elle-même. Nous espérons vivement qu'elle prendra sa revanche au salon prochain.

La couleur que semble affectionner mademoiselle Anne Coppée ne manque ni de charme, ni d'effet; mais elle tombe dans la convention. Nous adresserons le même reproche à mademoiselle Pottier qui a le tort de reproduire, dans les carnations de ses modèles, ce ton d'engelure dont la recette et l'emploi devraient être abandonnés à M. Henri Scheffer. Et il nous est d'autant plus pénible d'articuler ici un tel blâme, que mademoiselle Pottier compose ses *portraits* avec beaucoup de charme et y fait preuve d'un bon sentiment de dessin.

Les *pastels* de mademoiselle Églé ne sont pas sans rapport avec ceux d'Antonin Moyne, et les *pastels* de mademoiselle Bianchi rappellent évidemment, mais sans aucune servilité, ceux de M. Eug. Giraud. Il y a beaucoup de *morbidezza*, trop peut-être, dans les premiers, et beaucoup de feu dans les seconds.

Dans les *miniatures*, nous retrouvons madame Bibron et mademoiselle Lescuyer. Mais elles cèdent le premier rang à mesdames Herbelin et de Bourge. Sans connaître les modèles qui ont posé devant ces deux miniaturistes, nous croyons pouvoir affirmer que madame de Bourge saisit mieux la ressemblance des contours et de la couleur. Madame Herbelin se préoccupe trop de la manière de Lawrence, l'illustre portraitiste anglais, et elle y asservit trop la forme et le ton des figures qu'elle doit reproduire. Mais par combien de charmantes qualités rachète-t-elle ces défauts ! Son *étude d'après nature* et son *portrait d'enfant* sont deux petits chefs-d'œuvre.

Dans les tableaux de *fleurs* et de *fruits*, Madame Sturel occupe sans conteste la première place. Et même, parmi les hommes, il n'y aurait guère que MM. Chabal, J. Coignet, et peut-être Hégésippe Vetter qui, cette année, pourraient la lui disputer. Nous ne parlerons pas du célèbre Saint-Jean dont le nom figure bien au livret du présent salon, mais dont le pinceau de feu a dû s'amoindrir et se voiler pour achever l'œuvre d'un ami que la mort venait d'enlever à l'école lyonnaise.

Madame Sturel traite les fleurs comme Rubens traitait la figure humaine. Elle y fait circuler une sève ardente, elle leur imprime des formes vives, des mouvements hardis. Tout en respectant leurs caractères généraux, elle les rend comme elle sent, elle leur communique la passion dont elle est animée, elle les jette sur un fond orageux, et semble vouloir les faire lutter les unes contre les autres. Traités d'un crayon plus calme, ses fruits sont toutefois d'une splendeur merveilleuse.

Immédiatement après elle se présente mademoiselle Elise Wagner, qui nous a rappelé la manière de M. Saint-Jean, et dont les fleurs ne sont pas une médiocre parure pour le salon carré. On y pourrait reprendre un peu de sécheresse et désirer un ton plus juste ; mais quelle savante et riche exécution !

Les *roses trémières* de madame Clémentine Thierry sont l'inverse des *fleurs* de madame Sturel. La seule qualité qui leur soit commune, c'est que les unes et les autres, au lieu d'être de froides imitations, portent bien l'empreinte du sentiment de l'artiste. Les fleurs de madame Clémentine Thierry respirent la grâce, la délicatesse et j'oserais dire une sorte de rêverie. Une douce et poétique pâleur les enveloppe, et il est certaines heures et certaines dispositions d'esprit où, rien qu'en

s'arrêtant sur elles, les yeux ne tarderaient point à s'humecter d'une mélancolique vapeur.

Nous ne pouvons omettre un fort agréable *portrait de mademoiselle Félix Miolan*, par madame Haussman, qu'il ne faut pas confondre avec l'habile portraitiste Cossmaun; des *fleurs* d'un ton chaud, par mademoiselle Allain; une *Sainte Famille*, d'après Raphaël, par mademoiselle Benoist, qui n'a pas toujours réussi dans sa lutte courageuse contre le chef de l'école romaine; des *reines-marguerites* et des *fluxias*, par mademoiselle Anaïs Bernard; un *portrait de femme* d'une bonne couleur et d'un pinceau moelleux, par madame Bertaud; un gracieux *portrait de madame de Mirbel*, par mademoiselle Berthon, qui aurait dû moins négliger les mains; une *tête d'enfant*, par mademoiselle Besnard; des *études d'après nature*, au crayon lithographique, par madame Bouclier, qui a le sentiment de l'effet; un bon *médailion de Pierre Corneille*, en camaïeu, par madame veuve Bouillet; *portrait de mademoiselle E. S...*, par mademoiselle Bullet, que nous engageons à se défier des robes vertes et des carnations violacées; un assez joli *portrait* de mademoiselle Canoby; *jeune fille*, par mademoiselle Caron Langlois, bon peintre de genre; *portrait de mademoiselle A. R.*, pastel d'un ton fin, par madame Chatillon; *arlequin*, par mademoiselle Chéron, qui cherche trop la manière de Watteau; des *pivoines* et des *capucines* d'un ton vigoureux, mais sans aucun effet, par madame Cobus, et un joli *portrait de mademoiselle J. B...*, par madame Coeffier.

Citons encore un grand *paysage*, où mademoiselle Combette a fait preuve d'une rare audace et d'un très-vif sentiment de l'effet. Toute la clairière qui se prolonge sur la droite du spectateur est fort bien entendue. Chaque tronc d'arbre est à son plan et se détache comme il convient sur les valeurs qui y font suite. Le grand chêne qui se penche au premier plan est d'un bon accent de nature.

Citons aussi deux vigoureuses miniatures de madame Dallemagne; de très exactes, mais un peu froides *études de fruits*, par madame Ducaux; un *chien de Terre-Neuve*, d'une touche assez hardie, mais d'une couleur un peu crue, par madame Adèle Delaporte; des *roses*, d'un ton un peu artificiel, mais bien étudiées, par madame Delaporte-Bessin; un *portrait* de peintre, d'un bon modelé, par madame Denos; *portrait de mademoiselle R. C.*, pastel d'un assez joli sentiment d'exécution, par madame Désaugiers; une tête d'*algérienne*, par ma-

demoiselle Desprez, dont le pinceau, riche dans les ajustements, est un peu sec dans les carnations ; des *fleurs* à l'aquarelle, par mademoiselle Didiez ; *portrait de madame Dimier*, par elle-même ; un assez bon *portrait d'enfant*, par mademoiselle Drajat ; *portrait de M. L.*, par mademoiselle Dubouloz ; un *portrait*, d'une assez belle couleur, par mademoiselle Dufour ; d'agréables et sans doute ressemblantes *miniatures*, par mademoiselle Dujardin, qui fera bien de dessiner plus soigneusement ; *ruines d'un château en Tyrol*, paysage très adroitement touché par madame Siméon Fort ; *jeune fille*, miniature, par mademoiselle de Frécine, qui pourrait, faute d'étude, se laisser aller aux tons de convention et aux types de fantaisie ; six tableaux de *fleurs*, par madame Pauline Girardin, qui entend à merveille les tons fins et les tons fuyants, et dont la touche est d'une rare légèreté ; les *miniatures* de mademoiselle Girbaud, qui réussit assez bien les portraits d'enfants ; et *la chaste Suzanne*, étude assez bonne et d'une touche assez large, par mademoiselle Girouard.

N'oublions pas non plus *fleurs sur porcelaine*, d'après Van Spandonck, par mademoiselle Guignet ; *le lac et tristesse et résignation*, tableaux où mademoiselle de Guimard a fait preuve d'un agréable sentiment poétique, mais où l'exécution laisse un peu trop à désirer ; des *miniatures*, d'une touche assez large et d'un bon sentiment de carnations, par mademoiselle Haillecourt ; *Scheherazade*, par madame Sophie Jobert, dont la couleur a le tort de rappeler les tons factices de M. Schlesinger, et dont le dessin n'est pas toujours correct ; des *tulipes* très exactes, par mademoiselle Kierdorf ; de bons *portraits*, par madame Caliste-Lafont ; *la toilette*, gracieuse tête d'étude, par madame Lagache ; *fruits et fleurs*, aquarelles d'une touche légère et soignée mais d'un sentiment un peu froid, par madame veuve Lallemand ; un élégant petit *paysage*, par madame Langrand, qui semble se rattacher à la manière de M. Vanderburch ; des *miniatures* assez largement traitées, mais qui ne sont pas toujours ressemblantes, par madame Lapoter ; deux *portraits* un peu froids et n'ayant pas assez de ressort, par madame Lavalard ; *Jésus révélant à sa mère les souffrances de sa passion*, tableau agréablement composé, mais d'une exécution trop évidemment fautive, par madame Lecran ; *chaumière picarde*, pastel fin et lumineux, par mademoiselle Aglaé Lefèvre ; trois *miniatures*, assez bien étudiées, par madame Leloir ; des *fleurs*, passablement exécutées, par madame de Longchamp ; un *portrait au pastel*, d'un assez

bon ton, mais trop mou, par madame Loyer; *vielleuse*, bonne étude, par madame Malherbe; *tête de vierge*, étude sur porcelaine d'après Raphaël, par mademoiselle Mareschal; et une bonne *tête de vieillard*, par madame Paul Meurice, dont la couleur n'est pas assez lumineuse et dont la touche est un peu lourde.

Terminons cette nomenclature en mentionnant avec éloges un *portrait* par madame Eléonore Monvoisin; deux *pastels* assez bons de couleur, mais trop faibles de dessin, par madame Munier-Rominy; les *miniatures* de mademoiselle Mutel, une des élèves les plus distinguées de madame de Mirbel; *portrait de madame Odier* par elle-même; le *sommeil de Jésus*, dessin très-soigné, d'après Raphaël, par mademoiselle Parette; une *jeune fille tenant des fruits*, tableau qui rappelle la couleur de M. Eug. Delacroix et la touche des premiers ouvrages de M. Chérelle, par madame Pelleport; *portrait de mademoiselle L.*, par madame Peragallo, dont la touche pourrait être plus moelleuse; deux *pastels* assez bien étudiés, par mademoiselle Picard; une jolie *tête d'étude*, par madame Pillaut, qui a été moins heureuse dans sa copie d'après un portrait de Chardin; *étude de roses*, par madame Clara Poteau, bonne élève de M. Lesourd de Beauregard; une *bacchante*, joli pastel, par mademoiselle Rossignon; deux assez bons *portraits au pastel* par madame Schenaider; la *femme adultère*, très exacte copie sur porcelaine, d'après M. Signol, par mademoiselle Simonet; un *portrait* et deux *têtes d'études* par madame Szymanowska, dont le talent promet beaucoup; *portrait de M. le docteur L...*, par madame Thévenin; des *miniatures* de madame Voullemier, qui doivent être ressemblantes et qui sont d'un bon ton et d'une touche appropriée, mais où les lois du dessin ne sont pas toujours respectées; et enfin deux *portraits* d'une attitude assez bonne quoique un peu théâtrale, par mademoiselle de la Porcherie.

P. S. Une lettre de faire-part que je reçois à l'instant même m'explique l'énigme dont je cherchais le mot en commençant mon article. Cette lettre m'annonce le mariage de mademoiselle Mary W.... avec M. D..., artiste-peintre dont les ouvrages commencent à se faire connaître. Le reste se devine. Le hasard m'avait donné pour interlocuteurs les deux futurs époux.

HENRY TRIANON.

Courrier des Théâtres.

Depuis quelques jours, aimable et chère sœur, il s'est opéré ici un changement radical dans la température ; la semaine dernière les foyers parisiens étaient encore entourés comme en janvier ; pour traverser la rue il nous fallait un manteau, sous peine de rhume. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi : une brise printannière souffle doucement en vous invitant à prolonger votre promenade, une teinte verte se fait remarquer dans tous les massifs de nos jardins publics ; hier au soir les éclairs sillonnaient la nue et le tonnerre annonçait, de sa voix retentissante, l'arrivée du printemps. Tous ces symptômes, que nous saluons avec allégresse, sont pour les directeurs de théâtres autant de sujets de tristesse et d'inquiétude, car l'approche de la belle saison est pour eux l'approche des mauvais jours. Pour combattre cet ennemi commun, il n'est qu'un moyen : redoubler d'efforts pour fixer l'attention du public et le forcer à ne pas sacrifier tout à fait le plaisir des jeux de la scène à ceux de la villegiature.

L'Opéra, bien pénétré de cette vérité, a inauguré hier sa saison d'été par la première représentation d'un opéra en trois actes, dont les éléments étaient capables d'atteindre le but proposé. Quoiqu'il fût annoncé comme ne devant pas avoir les dimensions ordinaires des grands opéras, il n'en avait pas moins attiré l'attention, parce qu'on savait à l'avance qu'il s'agissait du début d'un jeune musicien de talent et que le sujet, très-intéressant par lui-même, le deviendrait davantage encore traité par M. Augier.

Sapho est le titre du nouvel ouvrage. Pour nous montrer ce personnage célèbre de l'antiquité, l'auteur a inventé une fable qui s'éloigne un peu de ce que nous en connaissons ; mais nous pardonnons volontiers à M. Augier ses petites infractions à l'histoire, en pensant aux exigences des compositeurs de musique.

Le jeune et beau Phaon est aimé par Sapho, femme de génie, et par Glycère, douée de tous les avantages de la jeunesse et de la beauté. Entre ces deux femmes, si dignes de fixer un choix, son cœur balance. Sur le front de Sapho rayonne le génie ; Glycère est une beauté si accomplie que l'indécision de l'heureux Phaon s'explique parfaitement. Bientôt une circonstance décisive viendra mettre fin à l'alternative de cet amant trop fortuné.

Sur la place publique de Lesbos s'élève un autel sur lequel aura lieu le concours pour le grand prix de poésie. Les juges, assis sur des sièges réservés, sont entourés de la foule, avide, comme aujourd'hui, de tout spectacle devant exciter la curiosité. Le poète Alcée est appelé le premier ; il chante sur sa lyre les malheurs de l'esclavage ; le peuple de ce temps ressemblant à celui de nos jours s'exalte par gradation, et finit par se précipiter sur l'autel afin de décerner un triomphe au poète éloquent qui a si bien parlé de la liberté. Après cette ovation vient le tour de Sapho. Pour elle, les malheurs de l'esclavage la préoccupent très-peu ; l'amour remplit son cœur, Venus l'entoure de ses ailes de feu, elle aime, elle le dit avec d'autant plus d'inspiration qu'elle aperçoit, au milieu de la foule, Phaon, l'objet de toute sa tendresse.

A ces accents si vrais, la foule est de nouveau transportée ; elle oublie les chants révolutionnaires d'Alcée ; mille voix s'élèvent pour proclamer le triomphe de Sapho ; le grand-prêtre s'avance avec la couronne de l'immortalité, qu'il place sur la tête de

cette dixième muse. L'enthousiasme du peuple est au comble ; Phaon, ému de bonheur, n'hésite plus : le génie et l'inspiration l'ont emporté sur la beauté.

Le musicien, inspiré par le dramatique de cette situation, a écrit un des plus beaux morceaux d'ensemble qu'il y ait au théâtre ; la salle entière a voulu l'entendre une seconde fois, ce qui était de l'égoïsme tout pur, puisque les artistes qui se sont prêtés à cette exigence étaient littéralement écrasés par la fatigue.

Ne pouvant, à mon grand regret, te raconter avec détail la fin de cette pièce, je me bornerai à te dire que la preuve d'une conspiration dans laquelle se trouve compromis Phaon étant tombée au pouvoir de Glycère, l'amante délaissée s'en sert comme d'un épouvantail pour forcer Sapho à abandonner Phaon, qui, sans cela, serait dénoncé par sa dangereuse rivale.

Sapho, par dévouement, dit à Phaon qu'elle ne l'aime plus ; celui-ci, furieux de se voir ainsi délaissé, donne son amour à Glycère, qui l'entraîne loin de la patrie. Sapho est témoin du départ de l'embarcation qui emporte tout ce qu'elle aime ; elle a la douleur de s'entendre maudire par une bouche adorée. Ne pouvant supporter tant d'infortune, elle gravit la cime du rocher de Leucate, d'où elle se précipite à la mer.

Cette pièce très-intéressante, comme tu peux en juger par cette incomplète analyse, est parfaitement jouée et chantée par MM. Guemard et Bremont et par mesdames Viardot et Poinot. Le poème est digne de M. Augier, et la musique, de M. Gonnod, nous promet un bon compositeur de plus.

Quand te parviendra ton *Conseiller*, les portes du Théâtre-Italien seront fermées. Cette belle cage, d'où sortaient de si charmants roucoulements, va être muette pendant six grands mois. Pour se faire regretter davantage encore, M. Lumley, avant son départ, a redoublé de zèle et d'activité pour nous faire entendre, quatre fois seulement, les *Trois noces*, de M. Alary, opéra nouveau qui fera fureur l'année prochaine, et pour reprendre *Ernani*, cette belle œuvre de Verdi, presque inconnue à Paris, et qui fera fanatisme à la prochaine saison, ainsi que mademoiselle Cruvelli, la belle et jeune artiste, chargée du rôle de dona Sol. C'est une prédiction qui se réalisera et à laquelle tu auras foi, j'en suis sûr, parce que je sais tout le cas que tu fais de la musique de ce grand compositeur, si injustement apprécié jusqu'à ce jour. Un jour viendra, et ce jour est prochain, où il lui arrivera ce qui est arrivé à Rossini et à Donizetti, de regrettable mémoire ; la réhabilitation sera complète, comme elle l'a été pour ces génies trop longtemps méconnus.

M. Scribe vient encore de remporter un éclatant triomphe au Théâtre-Français avec une comédie en trois actes, intitulée *une Bataille de Dames*. Comme tu le penses bien, dans ce mot *bataille*, il ne doit rien y avoir d'inquiétant ; les armes dont se servent les dames, et surtout au Théâtre-Français, ne font pas de sanglantes blessures ; la bataille en question a lieu entre une jeune fille de dix-sept ans, sous les traits de mademoiselle Fix, et une veuve de trente-trois ans, représentée par madame Allan, qui toutes deux aiment un jeune homme ; pour remporter la victoire, chacune des combattantes emploie les moyens que la nature a mis en son pouvoir : la veuve fait valoir tout son esprit, et elle en a beaucoup ; la jeune fille se sert de ses yeux, et ils sont bien jolis. Cette lutte est des plus intéressantes, et mettrait dans l'embarras plus d'un spectateur ; l'heureux objet de la bataille donne raison aux dix-sept ans et tort à M. de Balzac. Fait-il bien ? fait-il mal ? c'est ce que je ne puis dire. Directeur du *Conseiller des Dames*, j'aime toutes les personnes du sexe auquel appartient ma chère clientèle, comme j'aime le bouton et la rose, comme j'aime

toutes les fleurs d'un beau parterre sans m'inquiéter ni de leur âge, ni de leur origine.

L'Opéra-Comique vient de reprendre avec grand succès le *Songe d'une nuit d'été*, de M. Ambroise Thomas, le nouvel élu de l'Académie des beaux-arts.

Rien de nouveau au Gymnase ; le succès de *Manon Lescaut*, augmentant chaque jour, je ne sais quand il sera possible, à cet heureux théâtre, de monter une nouveauté.

Les Variétés donnent en ce moment un très-joli spectacle. Le *Deuxième Mari de ma femme*, par Arnal, et le *Docteur Chiendent*, par Bardou, font chaque soir salle comble.

La Porte-Saint-Martin prépare plusieurs nouveautés importantes ; en attendant, le *Vol à la Duchesse* attire du monde.

A bientôt l'ouverture du Cirque et de l'Hippodrome. Le mois prochain, bonne sœur, je te donnerai peut-être verbalement le compte-rendu de l'ouverture de ces deux spectacles que tu aimais tant à voir autrefois, et que tu verras, je l'espère, cette année.

Au moment même où je terminais mon amicale causerie avec toi, j'apprends une nouvelle trop intéressante pour te la laisser ignorer un instant de plus. MM. Laffite et Eugène Nyon, nos deux principaux collaborateurs, sortent du comité de lecture du Théâtre-Français qui vient, à l'unanimité, de leur recevoir une délicieuse comédie, dont le sujet est tiré du charmant proverbe que M. Eugène Nyon a publié dans le numéro d'août de l'année dernière du *Conseiller des Dames*, intitulé : *Il ne faut pas jouer avec le feu*. Les succès nombreux déjà obtenus par M. Laffite au Théâtre-Français, font augurer pour cette pièce une nouvelle réussite, qui sera d'autant plus intéressante pour toi et pour mes lectrices, qu'elle aura pris sa source dans un journal bien-aimé, si je dois ajouter foi à toutes les félicitations qu'il reçoit chaque jour et auxquelles il est on ne peut plus sensible.

Z. BOUREY.

Revue des Modes de la Saison.

Quand vous entendez dire, madame, qu'il n'y a plus de Longchamps, que Longchamps a disparu, n'en croyez rien, je vous prie. Si la promenade qui s'étend de l'Obélisque à la mélodieuse abbaye se trouve moins fréquentée qu'autrefois, si la foule, coquette et choisie, l'abandonne quelque peu pour se porter au sermon, aux trois heures d'agonie ou aux concerts spirituels, si enfin cette admirable ceinture verdoyante et poudreuse, qui relie la grande ville aux discrètes petites maisons d'autrefois, est envahie presque entièrement par les loueurs de voitures, les caniches et les marchands de chromodurophane, ne croyez pas pour cela que Longchamps soit mort, car Longchamps ne peut mourir. C'est un nom historique et immortel, et tant que le monde sera monde, et par conséquent tant que les femmes seront coquettes, gracieuses, et leurs couturières intelligentes et malicieuses, Longchamps existera, et chaque année on le reverra, frais et pimpant, étalant toutes ses séductions non-seulement pendant trois jours, mais pendant une quinzaine, où il sera fêté et choyé comme un ancien ami, toujours attendu, toujours reçu avec plaisir.

Or, ne vous étonnez pas si, d'après cela, je vous dis, madame, que Longchamps a

été admirable cette année, et qu'il a produit des merveilles. Je l'ai retrouvé partout et dans nos grands magasins, et dans les ateliers de nos adroites couturières et modistes, et chez nos plus habiles confectionneuses. Nous allons passer en revue ses nouvelles créations un peu rapidement, car le sujet est fécond, quitte à revenir plus tard sur les détails.

Aujourd'hui, nous vous envoyons un patron de mantelet; c'est vous dire assez que les mantelets seront à la mode, et l'on a grandement raison. Les pardessus sont peu commodes pour l'été et les robes légères; en passant les manches, on risque fort de froisser celles de la robe, et comme la fraîcheur est un des plus grands charmes des toilettes printanières, on doit adopter le vêtement qui les accompagne sans les altérer. D'un autre côté, les pardessus ajustés ressemblent un peu trop, pour la forme, aux cazawecks, aux camisoles d'intérieur, que l'on porte en ce moment.

Vous savez que dans le trousseau d'une femme distinguée, chaque jupon brodé et garni doit être accompagné de la camisole pareille, ce qui fait un charmant déshabillé, frais et coquet. Vous pouvez vous en convaincre en examinant votre gravure de lingerie u mois dernier.

Revenons à nos mantelets.

Le nôtre est un mantelet-châle, dont les pointes devant seront pointues ou arrondies à votre choix; cependant, je vous conseillerai presque cette dernière forme: le revers qui l'accompagne va admirablement bien; vous garnissez de haute dentelle, d'effilés, d'agréments en passementerie, etc.; vous le pouvez faire aussi riche que vous le désirez; je vous ferai cependant observer que ce patron est taillé pour dentelle de moyenne hauteur ou effilé; si la dentelle est très-large, vous diminuerez le mantelet.

Ce mantelet-châle pourra être doublé, légèrement ouaté même, pour la campagne, où les soirées sont toujours un peu fraîches, et c'est alors surtout que trouve sa place l'observation que je vous faisais tout à l'heure; il sera beaucoup plus commode qu'un pardessus pour être jeté sur vos épaules et retiré, *ad libitum*, sans faner votre fraîche toilette.

D'autres formes de mantelet se sont montrées à Longchamps. Ce sont d'abord un mantelet, dont le fond même est très-petit, puis rehaussé d'un large agrément de passementerie à jours, puis une bande de taffetas pareil, puis un agrément de passementerie et enfin un long effilé, bien épais, bien touffu; c'est fort riche.

Voici un petit manteau espagnol, c'est un talma, un peu court, mais toujours ample, arrondi, taillé en biais, et se relevant en drapant sur le bras. Cette sorte de manteau se fait beaucoup en taffetas recouvert de dentelle. Quelquefois il se fait très-court et se rehausse d'une haute dentelle.

Les cachemires longs et carrés sont toujours fort de mode et très-bien portés. C'est un luxe auquel tout le monde ne peut atteindre. Il est question de châles de barège longs pour cet été: qui vivra verra.

En fait d'étoffes, nous avons de délicieuses choses, ce sont, pour toilettes simples, des taffetas rayés, ombrés, glacés à deux teintes, des foulards quadrillés, puis surtout des popelines de nuances tendres, et tissées expressément pour redingotes, les devants de la jupe, le corsage, les manches, se trouvent indiqués par des rayures progressives, ce qui est parfaitement distingué.

Cette disposition se retrouve aussi dans des robes à volants, où les volants et garni-

tures se trouvent tout indiqués dans la pièce même de la robe, ce qui empêche le commun, la vulgarité, car en choisissant ainsi une de ces *robes uniques*, vous êtes bien sûre de ne pas rencontrer des toilettes semblables à la vôtre, portées par des femmes de différentes conditions.

Le corsage des robes s'ouvre devant très-bas, et se coupe carrément à la Louis XV. On le garnit de petits rubans ruchés ou plissés comme je vous l'ai indiqué l'autre jour. Les corsages plats et à pointe ont souvent une pointe derrière, mais ceci ne convient qu'aux robes très-ajustées.

Pour revenir aux étoffes, nous vous dirons que les larges ramages Pompadour, les brochés Watteau, sont fort recherchés pour grande toilette, la dimension de ces ramages, de ces dessins, s'est même accrue à un point extraordinaire. Il y en a même dont la totalité ne se trouve répétée qu'une fois dans toute la hauteur de la jupe et sur chaque lé. Je ne sais si vous trouverez cela joli, mais c'est fort riche, un peu excentrique et ne convient guère qu'aux femmes de très-grande fortune. Mais sans tomber dans cette exagération-là, il y a de riches dessins, des droguets, des brochés de Chine d'un bon goût plus avouable.

Les manches de robes, se faisant toujours ouvertes du bas, soit arrondies, soit fendues sur le côté, exigent nécessairement les dessous-manches en mousseline ou en dentelle, dont le luxe, poussé à un point extrême, est le complément obligé de la toilette. Les manches pagodes se portent toujours, mais seulement pour grandes toilettes, spectacles et soirées; les demi-pagodes sont plus recherchées et, avouons-le, beaucoup plus commodes, pour donner le bras, par exemple.

Les pagodes se relèvent jusqu'aux coudes, ce qui est fort disgracieux et bien froid.

Souvent les manches se ferment du bas avec un poignet ou un entre-deux et une dentelle flottant sur la main. Quelquefois un rang de garniture se pose sur la manche même, à dix centimètres du poignet, de sorte que, la manche de robe étant mise, cette garniture semble sortir de dessous: c'est fort gracieux.

Nous avons ensuite les manches-duchesse, à trois rangs de garniture; puis, pour les manches fendues de côté, des manches fendues aussi et entourées de deux ou trois rangs de garniture montant le long de la fente, et semblant, la manche posée, suivre le contour de celle de la robe.

En général, la lingerie est d'un grand luxe; on fait de charmants petits bonnets d'intérieur, tout ornés de dentelles et de flots de rubans: rien n'est plus gracieux.

On parle de petites ombrelles, mais qui, cette année, seront d'une extrême simplicité.

Les costumes d'enfant varient peu: Pour petites filles, robe à basquines, corsage ouvert à la suisse, pardessus ajusté, chapeau rond.

Pour petits garçons, tunique et pardessus de même couleur, de même étoffe, avec ornements de velours ou de passementerie, et s'harmoniant entre eux, sur la blouse et sur la casaque; petit chapeau Louis XIII, bérêts écossais, etc.; pantalon court, guêtres normandes.

La première fois, nous causerons longuement de nos capotes d'été; pour aujourd'hui, il me reste peu de place pour répondre à quelques questions qui m'ont été adressées.

Le dessin que nous avons donné l'autre jour conviendra très-bien pour piquer et ouater les mantelets que je vous décrivais tout-à-l'heure. La jupe ouatée ne se pique ainsi que vers le bas et à l'endroit; la totalité, travaillée ainsi, serait fort bien sans doute, mais ce serait un travail bien long et peu utile.

La couverture de lit d'enfant, dont j'ai donné la description, pourrait, en augmentant le nombre des mailles, vous faire une fort jolie couverture pour votre lit, madame. Mais, si vous voulez un couvre-pied à jours, je vous conseillerai de prendre un de nos beaux dessins de crochet carré, sur transparent de la couleur de vos rideaux; ce sera d'un bel effet.

J'ai donné, en mars dernier, l'explication du point de filet; permettez-moi, madame, de vous y renvoyer; nous avons si peu de place, et il nous faut répondre à tant de gracieuses demandes, que nous nous trouvons dans l'impossibilité de nous répéter, et avouez aussi que cela deviendrait peu récréatif, et, ce que nous désirons avant tout, c'est nous faire toujours lire avec plaisir par vous.

LOUISE BOYELDIEU D'AUIGNY.

Economie domestique des Dames.

CONSEILS ET OUVRAGES DIVERS.

Lettres sur l'Éducation.

A MADAME H***, AU CHATEAU DE G..2

Voilà déjà longtemps, madame, que je vous parle prière et devoirs religieux. Mais en sage et pieuse mère que vous êtes, vous ne trouverez pas que je m'appesantis trop sur ce sujet, de tous ceux que nous avons à traiter le plus grave, le plus important, puisqu'il sert de fondement à tous les autres, de base à toutes les vertus. Que serait, en effet, la morale de ce monde, si elle n'avait cet appui divin! S'il m'était permis de me citer moi-même, je vous transcrirais ici quelques passages que j'écrivais dernièrement sur ce sujet si simple et si fécond tout à la fois... et qui fait ma préoccupation constante; hélas! c'est que plus on avance dans la vie, et plus on sent combien la religion est sainte et vénérable!...

L'on dit généralement, il n'est pas mauvais que les enfants aient de la religion, il n'en reste jamais trop! Et moi, je vous dirai, faites de votre fille, madame, une bonne et zélée chrétienne; donnez-lui des principes fermes et durables, afin que chaque jour sa religion s'accroisse, afin qu'à mesure que naîtront autour d'elle les vicissitudes et les peines de la vie, elle puise dans son cœur et dans sa ferme croyance la résignation qui les fait supporter. Alors, elle ne trouvera pas seulement en elle, pour la soutenir, un reste des principes religieux de son enfance, mais elle possédera des germes de bonheur et de paix qui se développeront sous le vent de l'adversité pour lui donner force et courage, et lui faire bénir chaque jour la prévoyance maternelle qui les a déposés dans son cœur, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant faible et riieuse!...

Oui, soyez bénie, mère sage et prudente, qui avez semé, non dans la pensée que le trésor s'amoindrirait, mais dans l'espérance qu'il portera des fruits précieux et durables! Comment trouvez-vous, en effet, cet étrange raisonnement: à mesure que l'âme a le plus besoin d'appui, de soutien, de consolation, il arrive de toute nécessité que cet appui, ce soutien disparaîtront!... c'est tout au moins le plus triste des paradoxes. Or savez-vous quelle en est la source? savez-vous qui donne naissance aux déplorables exemples venant journellement ne lui donner que trop raison?... un fait bien simple, bien modeste en vérité: la longueur de la prière et la manière dont on l'a enseignée à l'enfant.

Je vous l'ai déjà dit, madame, faites aimer la prière à votre enfant, et pour cela faites-lui courte et tout à fait à la portée de son âge. Avant de la faire prier dans un livre, avant de lui apprendre les prières tracées, soyez bien sûre qu'elle les comprendra. Ah! madame, il se passera bien des années avant qu'elle entende le *Pater*, prière si simple et si sublime,

que Dieu seul pouvait nous l'enseigner!... Qui pourra jamais comprendre les trésors d'amour et de fraternité qu'elle renferme. Celui qui la comprendrait entièrement ne serait-il pas vraiment l'élu de Dieu!

Il y a bien des années déjà que j'ai entendu l'admirable sermon de M. l'abbé Deguerry, sur le *Pater*, et depuis ce temps je n'ai pas répété une seule fois cette prière sans me le rappeler et sans envoyer une pensée de remerciements à celui dont la parole onctueuse avait dévoilé à mon intelligence tous les trésors de grâce renfermés dans cette seule parole : Notre père!

Si vous l'avez entendu, madame, vous pensez comme moi, j'en suis persuadée!

Mais revenons à nos petits anges bien-aimés.

Il nous faut donc des prières courtes et faciles, que l'on répète avec plaisir, qui ne fatiguent pas l'attention, et que les enfants comprennent *tout du long*, selon leur expression pittoresque. N'imites pas le triste exemple que j'ai eu quelque temps sous les yeux, celui de pauvres enfants que l'on faisait prier en latin!... En latin!... comprenez-vous cela, madame?... et cela sous prétexte que le fils âgé de huit ans tout au plus, faisait ses classes. Je ne sais si cela l'aidait beaucoup pour traduire *Phèdre* et l'*Épître*, mais à coup sûr cela n'était pas propre à leur faire aimer les pratiques religieuses.

Pauvres chers anges! c'était je crois toute la prière de la Journée du Chrétien, déjà, convenez-en tout bas, un peu bien longue pour nous grandes personnes!... Jugez pour ces charmantes têtes blondes de cinq à huit ans!... Et encore, les *Litanies*, l'*Angelus*, etc., etc., Oh! on ne leur faisait grâce de rien, je vous assure!... Ne trouvez-vous pas, madame, qu'en dédommagement de la gêne absurde imposée à leurs premières années, il pourra bien se faire qu'un jour, il ne leur en reste pas trop, selon l'expression que je vous citais tout à l'heure... Mais votre gracieuse petite fille n'aura pas ce malheur, n'est-il pas vrai, madame?... Vous lui faites de si douces prières! si charmantes et si courtes!... que c'est un plaisir de les dire, de les répéter chaque jour, et qu'un moment viendra où on vous les demandera plus longues!...

Et puis il est encore un autre motif pour lequel je vous engage à dicter de courtes prières, le soir surtout, c'est que sous aucun prétexte, la prière ne doit être supprimée. J'approuve peu, ou plutôt je désapprouve complètement cette indulgence des bonnes et des nourrices, qui voyant un enfant fatigué lui disent : Tu prieras demain, ou dans ton lit... Non, cela ne doit pas être.

Si vous voyez que votre enfant est trop fatigué, prenez-le sur vos genoux, croisez ses deux petites mains entre les vôtres, puis d'un ton de voix bien caressant, répétez avec lui sa prière. Cette petite manière, un peu câline, lui plaira, réveillera son attention, un bon gros baiser terminera le tout, et le bel ange se couchera bien joyeux, et plus que jamais persuadé que l'on ne saurait s'endormir content sans avoir prié Dieu!...

Saurait-on apprendre trop tôt aux hommes que l'on ne doit pas composer avec son devoir!...

L. B. D'A.

Nettoyage des gants de peau.

Le premier soin à prendre pour arriver à bien nettoyer les gants de peau est de ne pas attendre qu'ils soient complètement sales; sans cela le glacé se trouve trop altéré pour qu'il soit possible de lui rendre son premier lustre. Je vous engage donc à nettoyer, au bout de deux, et même d'une fois que vous les aurez portés, vos gants de couleur claire, et voici ce qu'il faut faire.

Si vos gants sont seulement fanés et atteints par la poussière, vous prenez un morceau de gomme élastique épurée, dite gomme anglaise; vous avez soin que les côtés en soient très-nets et très-propres, et, s'ils ont besoin pour cela d'être retailés, vous le faites facilement avec une lame de canif trempée dans de l'eau fraîche.

Si, au contraire, vos gants sont trop salis, il faut recourir au moyen suivant : Trempez dans de l'eau un morceau de flanelle blanche; tordez-le dans un linge, pour qu'il soit seulement un peu plus qu'humide; frottez ensuite votre flanelle avec un morceau de bon savon blanc, de manière à ce qu'elle en soit bien imprégnée; puis, ayant mis un de vos gants, frottez-le partout, en tous sens, avec la flanelle, principalement aux endroits les plus sales; retirez avec précaution votre gant de votre main; suspendez-le à l'ombre, en ayant bien soin qu'il ne puisse toucher à rien.

Agissez de même pour le second gant.

Quand vos gants sont secs, la peau paraît un peu flétrie à l'endroit où elle a été un peu plus mouillée; détirez-la doucement, en vous servant pour cela du bâton à gants ou de tout autre objet qui puisse le remplacer.

Cette méthode est simple, facile, assez expéditive et surtout exempte, ce qui est un grand point, de cette mauvaise odeur si désagréable, et qu'emporte avec lui le nettoyage ordinaire des teinturiers.

Lavage et teinture de la toile grise.

Voici un moyen très-simple, infaillible, quoiqu'un peu singulier, de nettoyer la toile grise et de lui rendre sa teinte primitive :

Vous commencez par bien laver à l'eau ordinaire et au savon les objets que vous voulez nettoyer ; vous les rincez avec soin, de manière à ce qu'il n'y reste plus de savon.

Ensuite vous prenez de l'eau de puits, et vous y jetez de l'encre ordinaire, en quantité suffisante pour produire le degré de teinture que vous désirez ; vous trempez dans cette eau votre toile, vous la laissez reposer quelques secondes, puis vous retirez, sans tordre ; vous tournez vos objets à l'envers, et vous mettez à sécher à l'ombre,

Ce moyen s'emploie avec grand succès pour blouses d'enfants, pantalons, housses de meubles, etc.

Manière d'ôter les taches sur les étoffes de soie.

Prenez un jaune d'œuf frais, mettez-le dans une soucoupe, écrasez-le bien ; prenez-en une petite partie avec le bout de votre doigt, appliquez-le sur la tache, et frottez jusqu'à ce que la tache soit enlevée ; puis lavez l'endroit avec de l'eau de pluie bien propre.

Crochet carré.

Pour exécuter le crochet carré, il suffit de savoir faire les mailles ordinaires et les barrettes simples. Nous rappellerons seulement la manière de faire ce dernier point, dans la crainte que quelques-unes de nos abonnées ne l'aient pas présent à la mémoire.

Faites d'abord trois mailles simples, passez ensuite le fil sur l'aiguille, et piquez-la dans la première maille du rang que vous venez de faire ; passez de nouveau le fil sur l'aiguille, tirez-le par la maille, vous aurez trois fils sur l'aiguille.

Passez de nouveau le fil sur le crochet ; tirez-le de manière à lui faire traverser les deux premiers fils ; vous avez encore deux fils sur l'aiguille.

Passez le fil pour la quatrième fois sur l'aiguille, et tirez-le par les deux derniers fils, et votre barrette est terminée.

Passons maintenant au crochet carré :

Le carreau clair est formé de deux mailles simples et d'une barrette. Le carreau mat se forme de deux barrettes placées à côté l'une de l'autre. Il faut quatre barrettes pour un carreau, et sept pour deux, puis trois barrettes de plus pour chaque carreau au-dessus de deux. Il est bien entendu que les barrettes doivent être toutes au-dessus les unes des autres, pour les carreaux clairs, comme pour les carreaux mats.

Vous voyez maintenant qu'il vous suffit, comme pour la tapisserie, de suivre le dessin, en comptant le nombre de carreaux clairs ou mats, pour obtenir les fleurs en rosaces.

Nœuds de tisserand.

Je crois vous être agréable, madame, en vous envoyant, comme suite de l'explication que je vous ai donnée l'autre jour, sur la manière de faire le filet, le moyen de nouer ensemble et d'une manière bien solide, les fils des navettes qu'il vous faudra successivement employer, pour compléter le travail que vous aurez entrepris.

Croisez le bout de vos deux fils, l'un sur l'autre entre le pouce et l'index de votre main gauche, en ayant soin que le fil contre l'index se tourne vers la gauche et le fil de dessus, c'est-à-dire contre le pouce, soit vers la droite. Prenez le fil de l'index ; tournez-le autour du pouce et de votre index ; maintenez-le par le médium contre l'ongle de ce premier doigt ; amenez-le ensuite entre les deux bouts de fil, pliez-le sur l'index, et maintenez-le avec le médium.

Passez dans la boucle formée par ce fil tournant, le bout du fil du pouce ; penez ensemble les deux bouts de fil, entre lesquels se trouve par conséquent la boucle, tirez de la main droite les deux petits fils, et de la gauche les deux grands, exécutez ce mouvement avec égalité. Votre nœud se trouve fait.

Œufs de Pâques.

Lorsque les œufs de Pâques sont cuits et rouges, vous pouvez les embellir encore de mille dessins par un procédé bien simple que je vais vous indiquer.

Avec un crayon, vous commencez par dessiner la fleur, les lettres, les objets enfin que vous voulez représenter. Puis vous trempez le bec d'une plume d'oie dans de l'huile de vitriol ou dans de l'eau forte, et vous passez légèrement sur tous les endroits marqués au crayon.

C'est ainsi qu'a opéré la *Bonne dame* du charmant conte des *Oeufs de Pâques*, pour tracer les belles légendes qu'elle fait lire aux enfants.

Crêpes au cerfeuil.

Faites une pâte de crêpes à l'ordinaire, mais au lieu de la mouiller avec de l'eau, mettez-y du lait et un peu de sel. Puis, hachez très-fin une poignée de cerfeuil, que vous placez sur une assiette près de vous au moment de faire vos crêpes.

A chaque crêpe que vous faites, prenez une pincée de cerfeuil et placez-la au milieu de votre pâte, lorsque vous venez de l'étendre sur la poêle. Retournez comme à l'ordinaire.

Servez sans sucrer.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

VISITE AU CHATEAU.

Dame se tenant debout. — Capote de taffetas, crêlée de blonde; mancinis bouillonnés. Touffe de plumes blanches, touchées de la même nuance que le taffetas de la capote. Mantelet à revers figurés, avec bordure découpée et encadrée d'une passementerie. — Robe de taffetas glacé; manches demi-larges, livrant passage à des sous-manches ballonnées. Trois volans découpés et superposés sur la jupe.

Dame assise. — Capote de gros de Naples,

avec mancinis de fleurs. Robe Pompadour, en taffetas chiné, façonné; corsage carrément découpé, borduré d'un ruban ruché à la vieille, et qui se continue, en progressant de largeur jusqu'en bas, de manière à former double châtelaine sur la jupe. Des agrafes de ruban, placées de distance en distance, traversent cette ruche bouillonnée. Manches pagodes, ornées. Guimpe à la Raphaël, en tulle de Bruxelles, sous-manches à la Louis XIV, ombrelle unie.

EXPLICATION DE LA 1^{re} PLANCHE DE BRODERIE

1. Disposition d'un tablier, de robe d'enfant, à garnitures, broderies, festons anglaiss. Les différents dessins de cette robe, pris isolément, peuvent servir à faire des dessins de bas de jupon et d'entre-deux.
2. Revers détaché de la robe.
3. Berthe de la robe.
4. Plastron de la robe.
5. Mouchoir, feston, point de rose, et plumetis.
6. Bonnet d'enfant, feston anglais.
7. Porte du bonnet.
8. Dessin; application pour voilette.
9. Bordure de jupon, feston anglais.
- 10 et 11. Chiffres enlacés.

12, 13, 14, 15, 16, 17, 18 et 19. Noms divers.

20. Chiffre, plumetis.

21, 22, 23, 24, 25, 26, 27. Commencement d'un alphabet dont la fin sera donnée à la prochaine planche.

28. Lettre et couronne.

29. Dessin de filet pour nappe d'autel, et bande de rideaux en supprimant sa bordure extérieure.

A, B, C, D, E, F, bordures feston anglais, pour garniture de la robe d'enfant.

30. Dentelle tricot.

31. Dentelle tricot.

32 et 33. Bourse au crochet.

34. Passementerie au crochet.

Voir l'explication du travail à la page ci-contre.

EXPLICATION DE LA 2^e PLANCHE DE BRODERIE.

Manche pagode, complétant la robe dont les dessins ont paru dans nos numéros de septembre 1849 et avril 1850.

Pour peignoir blanc, il s'exécute en

coton, et pour robe de laine ou de soie, il s'exécute en cordonnet de Berlin.

Patron de mantelet-écharpe.

Patron de robe à corsage ouvert.

N° 30.

Dentelle tricotée (Voir la planche de broderie).

MONTEZ 13 MAILLES.

Première rangée. — 3 mailles unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 1 unie, 1 augmentée, 7 unies.

Deuxième rangée. — Mettez le fil sur l'aiguille de droite comme si vous montiez une maille, et tricotez 2 mailles unies, 2 augmentées, 1 diminuée, 2 unies, 1 diminuée, 1 augmentée, 3 unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 1 unie.

Troisième rangée. — 3 mailles unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 3 unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 3 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

Quatrième rangée. — 6 mailles unies, 1 diminuée, 1 augmentée, 5 unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 1 unie.

Cinquième rangée. — 3 mailles unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 4 unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 5 unies.

Sixième rangée. — 7 mailles unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 4 unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 1 unie.

Septième rangée. — 3 mailles unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 1 unie, 1 diminuée, 1 augmentée, 4 unies. Reprenez sur l'aiguille de droite 2 mailles des 4 restées sur l'aiguille de gauche, rabattez la dernière maille de l'aiguille de gauche sur l'autre; reprenez une maille avec cette aiguille et rabattez celle que vous avez sur cette dernière; faites de même pour la 4^e maille, et tricotez-la ensuite simplement.

Huitième rangée. — 6 mailles unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 2 unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 1 unie.

(Recommencez à la première rangée.)

N° 31.

Dentelle tricotée (Voir la planche de broderie).

MONTEZ 14 MAILLES.

Première rangée. — 2 mailles unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 1 augmentée, 1 diminuée, 1 unie, 1 augmentée, 1 diminuée, 1 unie, 2 augmentées, 1 diminuée, 2 augmentées, 1 diminuée.

Deuxième rangée. — 2 mailles unies, 1 à l'envers, 2 unies, 1 à l'envers, 10 unies.

Troisième rangée. — 2 mailles unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 1 unie, 1 augmentée, 1 diminuée, 1 unie, 1 augmentée, 1 diminuée, 6 unies.

Quatrième rangée. — Mettez le fil sur l'aiguille de droite, et tricotez 16 mailles unies.

Cinquième rangée. — 2 mailles unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 2 unies, 1 augmentée, 1 diminuée, 9 unies.

Sixième rangée. — Rabattez 3 mailles et tricotez 13 mailles unies.

(Recommencez à la première rangée.)

N°s 32 ET 33.

Bourse au crochet (Voir la planche de broderie).

Prenez de la soie verte ou bleue pour le fond de la bourse; montez 80 mailles chaînettes; faites dessus 80 mailles pleines; travaillez en tournant; faites une rangée de crochet à jour avec du fil d'or; ce crochet est composé de mailles colonnes, séparées par deux mailles chaînettes; faites maintenant 2 rangées à jour avec la soie verte, 1 rangée en fil d'or, et commencez le crochet plein par 3 rangées de soie verte; reproduisez alors le dessin n° 3; faites ensuite 3 rangées unies en soie verte, puis le fond en imitant le n° 4; prenez 2 mailles à la fois pour former les mailles diminuées aux endroits indiqués sur le dessin par une ligne droite coupant les lignes en biais. Vous avez 8 diminuées à chaque rangée; observez de les placer régulièrement au-dessus les unes des autres.

Votre bourse terminée, passez la coulisse dans la première rangée de crochet à jour, et placez un long gland au milieu du fond.

N° 34.

Passementerie à exécuter au crochet (Voir la planche de broderie).

Prenez du coton blanc n° 90, si vous désirez placer cet ornement sur une robe d'été; prenez du cordonnet de Berlin noir pour une robe d'étoffe de couleur.

Formez premièrement une boucle de 30 mailles chaînettes; faites dessus 30 mailles pleines, puis traversez cette boucle par une rangée de 12 mailles chaînettes.

Pour la première fleur, montez 30 mailles chaînettes, 1 maille colonne prise dans la 15^e maille chaînette; recouvrez cette boucle par 16 mailles pleines; faites ensuite 3 mailles chaînettes, 1 colonne, 3 chaînettes, 1 pleine, 10 colonnes, 5 chaînettes, 1 pleine, 16 chaînettes, 1 pleine, 7 chaînettes, 1 pleine, 6 chaînettes, 1 pleine, 5 chaînettes, 1 pleine, 10 colonnes.

Votre fleur terminée, exécutez la deuxième comme la première; recommencez une boucle de 30 mailles légères et toujours ainsi.

LOGOGRIPE.

Sur mes sept pieds je suis l'instrument principal

D'un travail élégant, agréable, facile,

Dans lequel votre main agile

Obtient, madame, un succès sans égal.

J'ai, sur six pieds, ma valeur en musique.

Sur six autres je suis un simple domestique,

Et vous mène à plaisir... sans pourtant vous fâcher.

Sur six autres encor gardez de m'approcher,

Ou redoutez quelque brûlure.

Sur six autres enfin je sers à la parure

D'un saint prélat digne des cieux.

En traversant cinq pieds l'onde se clarifie ;

Sur cinq autres naguère encore, nos aïeux

Descendaient lentement le fleuve..... de la vie.

Sur quatre pieds je suis l'âme de l'industrie.

De quatre de mes pieds fuyez l'aspérité ;

De trois craignez la dureté.

Du cavalier trop prompt courant à l'aventure,

Evitez quatre pieds.... fût-ce sur la verdure.

Ma voix cuivrée, au loin, sur trois pieds retentit.

Sur deux, pour m'arracher au sol qui m'engloutit,

Plus d'un ambitieux honteusement oublie

Amour, devoir, honneur et famille et patrie.

Le mot du logogriphe du mois dernier est : MÈVRE, — LIVRE, — IVRE.

Le Directeur: **BOUREY.**

PARIS.—TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10.

